

Samedi 19.04.2008

EL PAIS digital

A rythme ralenti

Finie la splendeur. Les locaux commerciaux ferment, les ventes reculent et le mouvement stagne. Ainsi, les habitants de Fray Bentos reviennent de ce qui a été un « boulot » de deux ans : la construction de Botnia. Certains s'agrippent à l'espoir : un retour possible d'Ence ou le voyage à Conchillas.

Eloísa Capurro | À Fray Bentos

14h00 est l'avenue principale de Fray Bentos bouge à peine. Sur le trottoir, les tables des restaurants sont vides. À peine un « *fraybentino* » buvant une bière pour apaiser la chaleur qu'il fait en plein mois d'avril. Les commerces sont fermés et demeureront avec les persiennes basses au moins encore une heure, lorsque la ville commence à sortir de la sieste. On ne voit pas de Finlandais; leur présence est au loin sur l'image de la cheminée de Botnia qui fait circuler de l'argent encore, mais cet argent n'est pas pour Fray Bentos.

Deux années d'essor pour une localité qui avait besoin d'un répit de cette « ville fantôme » que Fray Bentos était devenue après la fermeture de l'abattoir *Frigorífico Anglo* en 1979. Au cours de la construction de l'usine de pâte à cellulose Botnia le pic d'ouvriers a atteint les 5.300 personnes et l'on calcule que les emplois indirects ont été de plus 5.000. De l'ensemble d'ouvriers, 2.650 étaient uruguayens et 1.590 de Fray Bentos.

Mais aujourd'hui le boom est fini. Il n'y a plus que 300 ouvriers à Botnia, dont au moins 180, uruguayens. Et à peine 33 sont de Fray Bentos. Petit à petit la ville commence à revenir de ce rêve. Les commerçants ont vu reculer leurs ventes de 50% voire plus et les chantiers, principale source d'emplois dans la ville, ont diminué leur rythme. Sur l'avenue 18 de Julio il y a au moins 20 locaux commerciaux fermés, dont beaucoup s'étaient installés pour profiter de l'arrivée de Botnia et tel qu'ils sont arrivés ils sont repartis.

Selon l'*INE* le chômage atteint 14% à Río Negro, la plus forte progression du pays sur l'année 2007. Sur les 2.881 chômeurs produits par le département cette année, 2.335 proviennent de Fray Bentos. Et de la main du chômage arrive la délinquance. Une source de la police, qui a préférée garder l'anonymat, a indiqué que la criminalité a doublé, notamment les vols commis par des mineurs. Pour le moment il n'y a pas de bidons-villes. Mais la crainte se fonde sur ce qui va se passer en hiver, d'après les estimations du *Sunca*, lorsque 200 travailleurs ne vont plus toucher leurs allocations chômage et resteront sans travail et sans revenus.

Certains parlent d'un « boulot » qui a duré un an et demi qui ont laissé beaucoup de personnes sur leur faim. Les attentes étaient fortes. Beaucoup de personnes ont profité du boom pour meubler la maison et s'acheter la moto tellement désirée. Aujourd'hui ils sont endettés. Le propriétaire d'un magasin de ventes de motos, qui a préféré ne pas donner son nom, a dit qu'au cours de la construction de l'usine, il vendait entre 12 et 13 unités par jour. Sur ces clients, il y a aujourd'hui 20% d'impayés. Dans le local commercial qui propose des crédits *Pronto* les consultations le jour de paie de Botnia doublieraient celles effectuées un jour normal. Dans un local de Movistar les ventes ont passé de 17 téléphones mobiles par jour à 5 et, de l'achat au comptant, 70% des clients préfèrent d'acheter à crédit. « Il y a des personnes qui ont cru toucher le ciel avec les mains », a précisé le curé José Luis Sanchis. « On a beaucoup gaspillé. Il y a des gens qui ont su profiter et s'en sortir et d'autres qui ont vécu à corps de roi et doivent vivre maintenant comme des mendiants », a-t-il ajouté.

Les commerces qui survivent sont ceux qui ont déjà une histoire dans la ville. « Nous sommes présents depuis 17 ans à Fray Bentos et avec ou sans Botnia nous aller rester », a dit Guillermo Rosas, responsable d'un magasin de meubles, électroménagers et motos. Quoiqu'il admet avoir senti la baisse des ventes, pour Rosas le phénomène Botnia est spécial. Pour cette raison, lorsqu'il parle de bilans, il évite de faire des comparaisons. « Nous allons comparer cette année avec l'année 2002 car il s'est agi d'années très spéciales. Et dans cette relation aujourd'hui nous sommes 100% mieux quant aux ventes », a-t-il précisé.

Le maire de Río Negro, Omar Lafluf, est du même avis, pour lui 2008 est à comparer seulement avec 2003 ou 2004. « Voilà la comparaison qu'il faut faire. Car en 2006 il y avait 5.000 personnes de plus qui consomment dans la région », a-t-il précisé. Lorsqu'on lui a demandé sur le taux élevé de chômage du département, Lafluf l'a relativisé. « Ceci est mesuré également par rapport au nombre de personnes qui cherchent un emploi ». En 2003 ou 2004 personne ne cherchait un emploi car il n'y avait rien, et en dépit de ce fait nous avons atteint 22% de chômage à l'époque ».

Certaines personnes ont pris des risques avec leurs projets et maintenant ils doivent commencer de zéro. Fabiana Martínez est l'une d'entre elles; elle est venue de Buenos Aires avec Botnia pour installer son restaurant *El patio de Cuqui*, qui est devenu le point de réunion des Finlandais. Mais une fois finie la construction de l'usine, sa clientèle a commencé à diminuer et Martínez a fermé le local au mois de mars. « J'en fais encore le deuil » a-t-elle dit. « Lorsqu'on a ouvert le local ça a été hallucinant ». On a bien travaillé et il y avait 30 ou 40 personnes par jour, dont 70% étaient étrangers ». Mais à partir du mois de décembre le nombre de personnes est passé à 20 et après à 10 personnes. Il y a eu des nuits où l'on a fermé le local avec cinq personnes. Martínez parie encore sur Fray Bentos et c'est pour cette raison qu'elle a décidé de rester, même si maintenant elle a ouvert un nouveau local, plus dans le centre ville et plus orienté au public local. Sur son menu il n'y aura plus de saumon ni des sauces épicées mais les repas simples à emporter. Maintenant, on a doublé notre horaire de travail, avant on ne travaillait que la nuit. On fait des pizzas, des *empanadas*, des *chivitos*, des repas rapides et des repas à emporter. *Le patio* n'a été qu'une affaire saisonnière, comme avoir ouvert un local à Punta del Este, où l'on sait qu'on le fait pour un court délai. Je croyais que ça serait pour une durée plus longue", a-t-elle commenté.

Comme elle, beaucoup récoltent beaucoup moins de ce qu'ils pensaient. « Pour moi, c'est toujours la même ville fantôme qu'avant », a dit Daniel Matera, marchand de glaces propriétaire de Deleite. Comme beaucoup des « *fraybentinos* », Matera avait déménagé à Nueva Helvecia, Colonia, en 1998 pour essayer d'échapper à la crise. Avec 380 ouvriers il y a travaillé à Parmalat jusqu'au mois de décembre dernier, lorsqu'il a décidé de rentrer à sa ville d'origine. « Le barrage des routes a nui à mes clients. Je travaillais avec les personnes du free-shop, les agents de Douane. Pendant la construction de l'usine, l'on voyait qu'il y avait d'activité. Mais aujourd'hui, pendant une journée normale, où l'on travaille régulièrement, il n'y a aucun employé de Botnia », a-t-il dit. Pour lui, comme pour le reste des habitants de Fray Bentos, les revenus provenant de Botnia passent inaperçus. « Lorsque je travaillais à l'Anglo l'on percevait le paie et les retraites et l'on s'en rendait compte. Il en allait de même chez Parmalat. Tout le monde l'attendait car elle allait changer la ville. Aujourd'hui, l'effet « C'est Botnia qui paie » on ne le voit pas ».

Encore même les branches qui sont encore liées à l'usine subissent cette diminution. Homer Demassi, un homme d'affaires de Fray Bentos, avait cinq camions qui travaillaient pour Botnia pendant sa construction. Après, il est passé à en avoir deux pour le transport de bois. Mais quand cette affaire a laissé d'être rentable, il n'en a conservé qu'un pour les conteneurs. « Avec le bois, je travaillais à 42 centimes par kilomètre et maintenant, avec le conteneur, je travaille à 60 centimes. En outre, avec les pourcentages d'essence, ce n'était plus rentable", a-t-il affirmé. 280 camions entrent par jour à Botnia; il n'y a plus d'embouteillages sur la route.

Fernando Polero est père de famille, et lorsqu'il a appris l'implantation de Botnia, il a décidé immédiatement d'acheter un bus afin d'améliorer son niveau de vie. Il était l'un des habitants de Fray Bentos mis au chômage après le barrage des routes. Pendant un an et trois mois, il s'est consacré à transporter les ouvriers de l'usine et il pouvait facturer entre 30.000 et 35.000 pesos par mois, en travaillant de lundi à vendredi. Avec lui, autres 70 bus ont profité de cette prospérité. Mais aujourd'hui l'entreprise travaille seulement avec trois véhicules. Polero a pu vendre le sien et aujourd'hui il est encore une fois, au chômage. Il essaye de survivre avec le salaire de sa femme, qui a aussi perdu son travail en raison du barrage des routes et qui travaille aujourd'hui comme employé de pharmacie. Ce chiffre n'atteint que les 4.000 pesos par mois.

Mais il y a toujours des personnes qui conservent leur espoir et qui croient au retour de la société espagnole Ence, qui a laissé à Fray Bentos le mouvement de terres du pays le plus important, la construction d'un port, une pépinière qui fonctionne toujours et un grand gout amer. C'est que le départ de la société a signifié un revers très dur pour la ville, qui prévoyait plus de postes de travail. Selon le président du Sunca à Río Negro, Sergio Campero, pour la construction d'Ence l'on pourrait avoir employé le même nombre ou encore plus d'ouvriers que pour la construction Botnia et l'on aurait travaillé pour plus de temps. « Nous n'avons pas eu de notification officielle de la raison pour laquelle elle est partie », insiste encore Campero.

En outre, depuis la construction, beaucoup de personnes réclament une législation obligeant les entreprises étrangères qui veulent s'implanter dans ce département à donner de l'emploi à un certain

nombre de main d'œuvre locale. Mais, depuis la Mairie, cette possibilité est complètement rejetée. « Là, on se heurte à la législation nationale. Ça existe pour les travaux publics, mais non pas pour les projets privés », a expliqué Lafluf.

À Fray Bentos les chantiers sont rares et beaucoup de personnes préparent leur déplacement à Conchillas tout en essayant de répéter le rêve. Pendant la construction de Botnia, les salaires journaliers des ouvriers atteignaient 650 pesos, y compris ticket restaurant et les déplacements. A cette époque, tous les habitants de Fray Bentos connaissaient au moins une personne qui travaillait à l'usine. Aujourd'hui il n'y a que moins de 10% de la main d'œuvre qu'il y avait à cette époque-là et dont le salaire va entre 350 et 450 pesos selon la catégorie. Et très peu de gens connaît des personnes qui y travaillent. « Au moins plus de 1.500 ouvriers partent à Conchillas », a dit Campero. Et ce, malgré l'annonce du Maire de Colonia, Walter Zimmer, qui a déjà annoncé que la plupart de la main d'œuvre non qualifiée dont aura besoin Ence proviendra de son département.

Victor Da Costa est l'une des personnes qui est sur le point de partir. À 33 ans, il a obtenu de l'emploi pendant la construction de Botnia et plus tard un poste à Saceem, l'une des sociétés qui travaille avec Botnia, dans la branche charpenterie et construction. Il travaille à l'usine de 6h00 du matin jusqu'à 20h00 et il gagne 400 pesos par jour. Dans deux mois son contrat de travail vient à échoir et il a déjà décidé de laisser sa famille à Fray Bentos et de voyager jusqu'à Conchillas. « Tout ce qui commence, doit finir. Dans deux mois, je pars chercher du travail », a-t-il dit. Le reste des personnes sera dans la même situation que Campero, qui, au moment de cette interview, peignait l'entrée d'une maison, à deux blocks de l'avenue principale. Mais il y a chaque fois moins de « boulots ». « Avec Botnia l'on avait de l'argent. Quand je travaillais à l'usine, je n'avais pas le temps de faire du bricolage à la maison », a-t-il dit.

Même si l'on ressent encore les mirages de l'essor qui a déjà fini, ce sur quoi tous les habitants de Fray Bentos sont d'accord c'est que leur ville n'est pas la même depuis la fermeture de l'abattoir *Frigorífico Anglo*. « Bien évidemment nous aurions aimé de continuer à avoir ce rythme de vie, mais voilà la réalité ! », a dit à Qué Pasa Leopoldo Cayrús, président de l'*Asociación comercial e industrial de Río Negro* (Acirn-Association Commerciale et Industrielle de Río Negro) qui réunit 200 entrepreneurs de Fray Bentos. « On ne peut pas voir tout le chemin à parcourir, mais seulement le petit pas qu'on a fait grâce à Botnia », a-t-il ajouté. Pour Cayrús, l'on doit s'axer sur la permanence des grandes chaînes telles que Ta-Ta, Grandes Tiendas Montevideo, Macri Calzados, des entreprises de voitures de location et des cabinets de consulting, il s'agit, dans tous les cas, des activités inexistantes à Fray Bentos auparavant. « Il s'agissait peut-être d'entreprises qui existaient déjà dans d'autres villes, et qui ne tenaient pas compte de la possibilité de venir s'installer ici », a-t-il signalé.

Mais, encore une fois, on y a perçu la diminution d'activité. A Grandes Tiendas Montevideo, située sur l'avenue 18 de Julio, les ventes ont diminué au moins de 20%. On y a conservé le nombre d'employés, mais le travail a diminué. Avant, chaque vendeuse servait à trois ou quatre clients, mais un lundi à 16 heures, le local est presque vide. La situation est similaire chez Ta-Ta, où les ventes ont diminué de presque la moitié, selon les sources consultées.

En ce qui concerne l'entreprise de location de voitures Avis, il y a encore du travail, mais ce qui a changé, c'est le type de clients. Pendant la construction de l'usine de pâte à cellulose Botnia, c'était normal de voir des étrangers qui demandaient des contrats annuels. Aujourd'hui il n'y a que le client de Fray Bentos, qui loue la voiture la moins chère pour trois ou quatre jours, pour une semaine tout au plus.

L'une des maisons de change sur l'avenue principale, est arrivée avec Botnia. L'attente de la gérance état de travailler avec de la monnaie argentine, puisque Fray Bentos est une ville de frontière. Le barrage des routes a empêché ce type de transactions, mais quand même 200 opérations avaient lieu par jour dont 80% provenait des étrangers et pour des montants plus importants que ceux des habitants de Fray Bentos. Aujourd'hui, c'est rare que l'on atteigne la moitié de ces opérations ; le gérant sera transféré à Colonia, puisqu'il y sera plus nécessaire.

Ceux qui ont toujours une attitude positive, sont les propriétaires d'hôtels et des restaurants. Pour eux, l'activité est toujours à des niveaux acceptables. Le restaurant La Juventud facturait 20.000 pesos par jour. Aujourd'hui, c'est de l'ordre de 10.000 pesos. Le commerce a ouvert ses portes presque en même temps que l'usine de pâte à cellulose, en 2006 et pour sa propriétaire, Blanca Rainieri, ce sont les clients étrangers qui faisaient la différence. C'est que le menu finlandais pour deux personnes, qui comprenait des repas épicés et beaucoup d'alcool, signifiaient pour elle au minimum 1.800 pesos alors que le client de Fray Bentos dépense 150 pesos et en rechignant. « Les Finlandais ne regardent pas les prix. Quand j'ai ouvert le restaurant j'offrais un menu très simple : des *milanesas*, des frites, des pâtes et des raviolis. Très uruguayen. Mais j'ai du commencer à faire d'autres plats », a dit Rainieri. Aujourd'hui, sur sa carte l'on trouve encore le saumon, le plat préféré des Finlandais, et la ratatouille, un plat français à base de

légumes. Mais à 21h00 un lundi, il y a 20 personnes, la moitié c'est sont des étrangers et plus de 10 tables sont vides. Sur 14 employés qui travaillaient au restaurant, il n'y a plus que cinq. « Je suis arrivée à avoir même une chambre pleine de bouteilles de bière. Nous en achetions 20 ou 25 caisses et aujourd'hui je n'en achète que dix. Maintenant, ils dinent chez eux", a-t-elle dit.

Pendant la construction de Botnia les ouvriers sont arrivés à la ville pour se loger dans les 108 maisons construites par Botnia sur un terrain cédé par le Ministère du Logement de la Mairie de Río Negro. « Ces maisons sont maintenant propriété de la Mairie. L'on va créer avec elles un fonds départemental, on va les vendre au Ministère du Logement et une partie de cette somme sera destinée aux retraités », a dit le Maire Lafluf.

Catalina Kravic est originaire de Fray Bentos, sa fille a une épicerie en face à ce quartier, dénommé Fray Bentos 2000. Elle se souvient encore des 60 caisses de bière qu'elle commandait, les 26.000 pesos qu'elle gagnait pour la vente de cartes téléphoniques et les 39 kilos de pain qu'elle commandait à La Spezia, le tout pour les Finlandais. Aujourd'hui, il n'y a que 20 personnes qui entrent dans ce local. « Lorsque ces maisons seront occupées, nous espérons pouvoir atteindre le même niveau qu'auparavant », a-t-elle précisé. Selon Lafluf, l'accord est sur le point d'être signé.

D'autres ouvriers se sont logés dans des hôtels, tel que le Gran Hotel Fray Bentos, qui a été rénové pour accueillir les Finlandais. Dès qu'on arrive, l'on se rend compte du public pour lequel l'hôtel a été préparé. Trois horloges argentées montrent l'heure à des villes clé : Fray Bentos, Londres et Helsinki. Le tarif par nuit par personne atteint 64 dollars, alors que pour les autres hôtels de la ville, le tarif ne dépasse par 700 pesos. Pendant la construction de l'usine, le niveau d'occupation à l'hôtel atteignait 90%, aujourd'hui, il atteint 67%. Il en est de même pour les hôtels La Posada et Plaza, où Botnia a bloqué 50% et 30% des chambres respectivement. Le contrat vient à échéance fin avril, mais beaucoup d'elles sont déjà libres. Le pari suivant des hôtels sera l'activité commerciale.

Les maisons des « *fraybentinos* » ont aussi servi pour loger les Finlandais. Alors, les loyers qui étaient de 6.000 ou 7.000 pesos par mois, sont arrivés à 500 dollars. Un loyer de 1.000 dollars était quelque chose de normal. Pendant ce boom beaucoup des habitants de Fray Bentos ont choisi d'aller vivre chez des parents ou même de louer des maisons dont le loyer était inférieur. Mais aujourd'hui les Finlandais vivent avec leurs familles dans le quartier résidentiel Jardín de sorte que les loyers sont revenus au niveau des habitants de Fray Bentos, et ils sont de l'ordre de 5.000 pesos et avec l'assistance de crédits fonciers.

Les enfants des étrangers vont à l'école et au lycée Laureles, l'une des institutions qui a évité la faillite grâce à l'usine. Son directeur de l'école secondaire, Jorge Piccart, a expliqué que grâce à l'investissement effectué par l'entreprise, ce centre éducationnel a pu payer des dettes très anciennes. « Nous avons passé des accords avec l'entreprise et nous avons prêté des salles pour la formation des techniciens. Une fois partis, ces salles sont restées pour nous », a-t-il dit. D'être sur le point de fermer, l'école a passé à avoir aujourd'hui 350 élèves. Il y a deux enseignantes finlandaises pour 16 élèves étrangers qui assistent à l'école. Avant, il y en avait 36. Les unités de valeur musique, dessin et gymnastique sont les seules qu'ils partagent avec les étudiants *fraybentinos*.

Pour certains un peu plus et pour d'autres un peu moins, ce qui semble l'emporter c'est le découragement. « Ils n'ont plus le moral. Les gens ont mis tout leur espoir à cette célèbre prospérité, et ce n'était qu'un mirage", a dit le curé Sanchis.

Pour certains la réponse doit provenir du secteur privé. « Cet essor a été très soudain. Et les gens conservent ce souvenir et se rendent compte qu'aujourd'hui la ville redevient morose. Je pense que nous sommes à un niveau zéro et c'est à nous de progresser. C'est maintenant que le secteur privé doit apparaître, notamment celui qui s'est enrichi grâce à Botnia", a dit le Maire du parti blanc Bruno Danzov.

La Mairie pense déjà à un pôle industriel à être installé sur ce qui reste du projet Ence, des mesures d'incitations pour le secteur touristique et la production d'engrais liquides sur les anciennes installations du *Frigorífico Anglo*. Elle prévoit aussi la construction d'un commissariat au carrefour des routes 2 et 24, ce qui a donné de l'espoir au secteur de la construction. « Il y a des projets en vue, et l'on essaie de les atteindre à tout prix » a dit Lafluf.

Et pendant ce temps, le peuple attend toujours.

Les chiffres

1,2 milliards de dollars c'est le coût total que l'entreprise Finlandaise Botnia a investi pour l'usine uruguayenne.

60 entreprises sous-traitées ont été nécessaires pour la construction de l'usine.

2 millions de dollars a coûté la construction des 108 logements du quartier Fray Bentos 2000.

2 millions de mètres cubes de terre ont été remués pour la préparation du terrain où s'est installée Botnia.

15.000 tonnes d'acier ont été employées pendant la construction des structures métalliques utilisées pour les gros travaux.

3.000 tonnes de cellulose par jour seront produites, et de ce fait seront nécessaires 10.000 mètres cubes de bois.

700 millions de dollars est l'estimation d'exportation annuelle de Botnia, qui fonctionne depuis le mois de novembre.

La responsabilité sociale

La réclamation principale des *fraybentinos* à l'encontre de Botnia n'a pas trait à la pollution mais à la « responsabilité sociale ». La dernière lutte s'est axée sur un scanner pour l'hôpital de Fray Bentos. Le 5 mars, la ministre de la Santé publique, Mme María Julia Muñoz, a rappelé à l'entreprise Finlandaise le besoin de payer la rénovation du shock room de l'hôpital. « Les services publics doivent avoir la technologie appropriée et dans le cadre de la responsabilité sociale de l'entreprise, il y a le soutien à l'hôpital », a dit la ministre. Botnia avait engagé un service d'urgences sur le chantier de l'hôpital mais le payait avec des fonds du secteur privé. L'argent restant irait à une commission administrative qui destinerait les fonds. Selon les propos de Magdalena Ibáñez, de la *Fundación Botnia*, l'entreprise n'a jamais traité l'achat direct d'un scanner pour l'hôpital.

Sur sa page web, Botnia affirme avoir assumé la responsabilité qui implique être membre d'une communauté, « tout en agissant avec le principe de développement durable, en faisant toujours attention à l'effet à long terme des activités et au bien-être de la société qui les entoure ». Bien au contraire de ce que pensent beaucoup des habitants de Fray Bentos, pour l'entreprise sa responsabilité n'a pas augmenté en raison du départ d'Ence. « C'est un domaine de travail de plus, il se trouve déjà au sein de la mission de l'entreprise. Nous travaillons avec les communautés tout en cherchant à ce qu'elles se gèrent elles même et qu'elles puissent ainsi subvenir à leurs propres besoins », a affirmé Ibáñez. Cette affirmation n'est pas seulement applicable à Fray Bentos, mais à tout le département de Río Negro, ainsi qu'à Paysandú et à Soriano.

Dans ce sens, ont été promus des ateliers de formation en systèmes d'information et des ateliers de formation pour des services d'hôtellerie et de restauration. Elle a également contribué avec des cantines et des écoles. Pour se rapprocher encore plus de la société, l'entreprise distribue dans toutes les maisons le magazine *Espacio Botnia*, où elle informe ses activités.

Pour l'entreprise l'apport est évident. « Cela apparaît sur tous les rapports de monitoring. La formation a augmenté pour les services des commerces et l'hôtellerie. Et l'on a vu changer ces services. Je pense que tous ces changements sont des indicateurs de croissance et de développement d'une communauté », a dit Ibáñez.

Mais il y a encore des plaintes. Rafael Coma, un *quiosquero* (propriétaire d'un tabac), de 38 ans, s'est plaint du manque de soutien de la part des Finlandais à son club sportif situé au centre Pelotaris. Pour lui, l'arrivée de l'usine n'a pas eu un vrai impact sur la ville. « Ils ont donné du travail pendant un an et demi et puis, ils n'ont rien apporté », a-t-il dit.

Pour le président de l'association de commerçants, Leopoldo Cayrús, ce qui a manqué c'était une plus forte proportion de main d'œuvre locale. « Le reproche que je peux faire à Botnia c'est que j'aurais voulu voir travailler plus de gens de Fray Bentos dans le secteur opérationnel. Parce que les *fraybentinos* pourraient avoir reçu leur formation à côté de techniciens ou spécialistes de Botnia et qu'un nombre plus important d'entre eux aurait pu rester parmi les effectifs », a signalé Cayrús.

L'entreprise a en outre lancé un appel aux jeunes de Fray Bentos, de Mercedes et des zones environnantes pour les former comme des « éventuels techniciens d'usine ». Mais les citoyens ne sont pas très au courant de cet appel. Les brochures contenant les données n'étaient disponibles que dans un des centres commerciaux de la ville.

Merci les barrages des routes!

L'une des grandes attentes de Fray Bentos est la perception de subventions que le gouvernement a promis aux victimes du barrage des routes, que les activistes maintiennent sur la route 136 depuis le mois de novembre 2006. Il s'agit de 214 postes de travail qui ont été perdus à cause de la cessation d'activités sur le Pont General San Martín.

Le paiement avait été promis pour le mois de février. Mais le décret est sur le point d'être établi par la Cour des Comptes et il doit encore passer par le Ministère de l'économie. Jusqu'au moment il y a 61 bénéficiaires et 23 demandes déboutées. Les subventions vont de 10.000 à 100.000 pesos.

Certains n'hésitent pas d'accuser, quoiqu'indirectement, Botnia. Pour le commerçant Daniel Matera, plus ont été les postes de travail perdus à cause du barrage sur ponts que ceux créés avec l'implantation de Botnia. « Pour moi l'impact de Botnia est négatif. Parce que, en plus, les salaires des personnes qui travaillaient sur le pont, étaient élevés », a-t-il dit.

Malgré la perte de postes de travail provoqué par le barrage, à Fray Bentos s'est installée l'idée de ce que les activistes ont finalement bénéficié la ville. C'est que l'attrait que la ville argentine de Gualeguaychú pouvait exercer sur les ouvriers de Botnia était important. « On a eu un grand avantage, un vrai cadeau du ciel, les barrages sur le pont », a dit le curé Sanchis. « Grâce au barrage l'argent de Botnia est resté à Fray Bentos, autrement il serait parti à Gualeguaychú ».

Eduardo Pérez, gérant du free-shop de Fray Bentos, a été l'une des personnes victimes du barrage à Gualeguaychú. Son commerce est passé d'avoir 3.000 personnes par jour à en avoir 50. Pour le moment, il ne va pas le fermer, pour ne pas déroger à son contrat et avec l'espoir de ce que le pont sera ouvert prochainement. « Il sera très difficile de récupérer l'argent perdu, mais si le pont ouvre demain, dans peu de jours, l'activité redeviendra normale », a-t-il dit avec de la confiance.

Pour le moment, le scénario n'est pas très encourageant. En face de son commerce, le restaurant Coriné a été fermé, ainsi qu'un point d'information touristique. Les mauvaises herbes sont plus hautes que jamais depuis l'inauguration du pont et elles envahissent tout. La seule chose qui reste du drapeau national ce sont des lambeaux.

Frigorífico Anglo

Il s'agit de l'un des souvenirs les plus importants des *fraybentinos*. Pendant plus de 50 ans et jusqu'à sa fermeture en 1979 le *Frigorífico Anglo* a donné de l'emploi à environ 5.000 personnes. L'industrie a donné un aspect cosmopolite à la capitale du département de Río Negro qui a vu l'arrivée des anglais et des allemands. « Quand il a fermé, ça a été une catastrophe. Les travailleurs y étaient de manière permanente, non seulement pour quelques mois, et la population de Fray Bentos dépendait de l'abattoir », a rappelé le maire Omar Lafluf.

Pont San Martín

Tel qu'il est admis aujourd'hui par beaucoup d'habitants, c'était un « boulot » semblable à celui de la construction de l'entreprise Botnia. De 1972 à 1976 jusqu'à mille ouvriers ont travaillé à la construction des 5,4 kilomètres de béton qui unissent les localités de Puerto Unzué, à la Province d'Entre Ríos, Argentine, à Fray Bentos. Les travaux ont été financés à travers un prêt de la Banque *Banco Interamericano de Desarrollo* (BID - Banque Interaméricaine du Développement). « Ils ont entraîné une activité saisonnière qui n'existait pas avant, mais après, c'est fini », rappelle Eduardo Pérez, gérant du free-shop qui se trouve du côté uruguayen du pont.

Usine de pâte à cellulose de Botnia

Fatigués de vivre de la municipalité, les habitants de Fray Bentos s'attendaient à ce que l'usine de Botnia soit la prochaine grande industrie qui allait faire revivre la ville. Et elle l'a été pendant deux ans. La construction de l'usine a entraîné la concentration de personnes la plus importante des derniers 30 ans. Mais, des 5.300 employés qu'elle a eus, aujourd'hui Botnia n'emploie que 300. La plupart sont uruguayens, quoiqu'il y ait encore plusieurs Finlandais qui transmettent leur savoir-faire. « L'on n'a jamais pensé que le changement serait aussi rapide », a dit Magdalena Ibarra de la *Fundación Botnia*.

Mirages dans la ville

N'importe où regardent les habitants de Fray Bentos, ils voient encore les mirages de ce que la ville était pendant la construction de Botnia. Aux coins de la Place Constitución, il y avait une vingtaine de personnes qui attendaient le bus. Aujourd'hui, même pas tous les bancs de la place ont du monde. Les

rues étaient une vraie Babel : tchèque, polonais, finnois, portugais. Aujourd'hui, il n'y a que les *fraybentinos* qui se promènent, et qui ne se rencontrent au centre-ville qu'à partir de six heures. La rue Rincón avait été revitalisée, et elle faisait même de la concurrence à l'avenue 18 de julio, principale artère de la ville. Aujourd'hui, elle est déserte à nouveau. L'on parlait de l'arrivée des grandes chaînes telles que Mc Donald's, le magasin de vêtements masculins Los Cuatro Ases ou les supermarchés Disco. Ces rêves, tel que beaucoup d'autres, ont été frustrés.